

Études d'histoire religieuse



Michel Despland, *Le recul du sacrifice. Quatre siècles de polémiques françaises*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2009, 281 p.

Raymond Lemieux

Volume 76, 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/044769ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/044769ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société canadienne d'histoire de l'Église catholique

ISSN

1193-199X (print)

1920-6267 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lemieux, R. (2010). Review of [Michel Despland, *Le recul du sacrifice. Quatre siècles de polémiques françaises*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2009, 281 p.] *Études d'histoire religieuse*, 76, 143–146. <https://doi.org/10.7202/044769ar>

Tous droits réservés © Société canadienne d'histoire de l'Église catholique, 2010

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Dans le chapitre 8, sœur Aspirot met en lumière la présence des sœurs du Saint-Rosaire auprès des Innus de Pakua Shipi, et se réserve peut-être pour une autre occasion de traiter de leur activité à Unaman Shipu (La Romaine). Le chapitre 9 développe un autre volet important du travail des sœurs dans cette région : le service aux communautés chrétiennes. On y trouve un premier aperçu de la vie religieuse dans ce coin de pays, non seulement de la vie liturgique mais aussi des dévotions populaires. Les trois chapitres suivants sont consacrés davantage à la vie des communautés de sœurs sur la Côte, mais ouvrent également une fenêtre sur celle des populations.

Enfin, le chapitre 13 nous fait entrer dans le troisième millénaire, annonciateur de la fin du travail apostolique des sœurs du Saint-Rosaire dans cette région ; il présente les quatre sœurs qui y demeurent encore au service des communautés chrétiennes, sans plus désormais d'engagement dans l'école. Quant au tout dernier chapitre, il rappelle le souvenir de quelques sœurs ayant œuvré en Basse-Côte et qui sont « passées sur l'autre rive ».

L'ouvrage va plaire d'abord aux Bas-Côtiers, qui pourront ainsi se réapproprier des pages importantes non seulement de leur histoire religieuse, mais aussi de la vie en Basse-Côte au cours de la deuxième moitié du XX^e siècle. Richement illustré, ce livre écrit dans une langue simple et divisé en courts chapitres se lit aisément et met à la disposition d'un large public ces pages d'une histoire peu connue. Il ne s'agit pas d'un travail d'érudition mais d'un travail soigné, conçu à partir d'une solide connaissance du milieu, d'une fréquentation des sources premières (archives de la congrégation, notamment les chroniques de chaque maison), de témoignages et de souvenirs. Un livre qui fera aussi découvrir la région à tous ceux qui ne la connaissent pas. Qui sait, il donnera peut-être à des étudiants l'idée d'entreprendre une étude plus approfondie de la vie dans ce territoire : vie religieuse et paroissiale, éducation, modes de vie côtiers, etc.

Gilles Routhier
Faculté de théologie et de sciences religieuses
Université Laval

Michel Despland, *Le recul du sacrifice. Quatre siècles de polémiques françaises*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2009, 281 p.

Il faut beaucoup d'acuité intellectuelle et de culture pour saisir l'importance d'un débat sur le sacrifice dans la modernité, l'air du temps suggérant plutôt que c'est là question dépassée. Michel Despland ne manque ni de l'une ni de l'autre. Dans un livre d'une grande teneur, tant par son style que par le foisonnement de ses informations et la richesse de ses références, il nous plonge au cœur des grands enjeux de l'histoire des idées en France,

du seizième siècle jusqu'au début du vingtième. Deux constats s'imposent d'emblée : primo, les débats autour de la notion de sacrifice et des pratiques sacrificielles n'y ont pas cessé, secundo ils revêtent une pertinence majeure dans la construction de la civilisation française. Historien des idées, Despland recense les débats qui sous-tendent les moments forts de cette élaboration et en débuseque les enjeux. Ethnologue, il évalue leur contribution aux dynamiques sociales en cours. Philosophe, il suppute leur sens. Chacun de ces regards nous introduit alors à ce qu'on peut considérer comme un axe central de la construction de la citoyenneté : le passage d'une conception *sacrée* du sens (où domine le sacrifice) vers des pratiques symboliques dont les enjeux sont avant tout éthiques.

Despland n'étend pas son enquête hors de l'Hexagone. Il manifeste en cela la rigueur de l'historien refusant de conjecturer au-delà des limites allouées par ses documents. Lecteurs, nous ne pouvons nous empêcher de penser que les traits de modernité qu'il met en lumière se trouvent aussi bien ailleurs, manifestés par d'autres débats et d'autres événements sans doute, mais témoignant d'évolutions comparables. Son travail présente donc aussi, de ce point de vue, une fécondité implicite remarquable.

Le seizième siècle nous met d'emblée en présence de la rupture entre l'Église romaine et l'affirmation théologico-sociale des confessions protestantes. Officiellement réglée au onzième siècle par la Réforme grégorienne, la question de l'Eucharistie refait alors surface. La *présence réelle* donne à la messe catholique un caractère sacrificiel essentiel : le corps réel du Christ y est *actuellement* offert en don, et de ce don est attendu un contre don, le salut du monde. Refusant avec Luther la présence réelle, les pratiques protestantes de la Cène en font un partage dans lequel c'est moins la valeur sacrée de l'objet (le *Corps* et le *Sang* du Christ) qui est en cause que l'intention de ceux qui y participent : devenir solidaire dans la condition humaine. Ce « nouveau réalisme », avance Despland, balaie les images sacrales et leurs propensions magiques. « Libéré de surdéterminations eucharistiques, libéré de l'emprise de l'Église, le corps est pour ainsi dire laïcisé » (p. 73). Et du même coup, « affirmer que les chrétiens ne peuvent rien offrir à Dieu, sinon le sacrifice de louange, c'est établir une coupure entre le monde de la grâce et celui, désenchanté, de la loi, entre le monde de la gratuité, qui est spirituel, et celui des échanges matériels » (*idem*). Une éthique de la vie politique et économique devient dès lors nécessaire et les chrétiens sont appelés à y contribuer.

Cette « nouvelle aventure de l'imaginaire » va se poursuivre au dix-septième siècle, sous l'influence de la pensée d'Augustin notamment, dans les avancées jansénistes et jusque dans les débats que les jésuites eux-mêmes entretiennent entre l'attrition et la contrition. Même dans le catholicisme, on accepte qu'il y ait des degrés dans la pratique de la perfection. Avec

François de Sales et d'autres, on apprend à traduire pour la vie laïque, dans le monde, les grands idéaux spirituels. Avec Vincent de Paul, on pratique l'action charitable sur une base organisée. «L'introspection se fait plus fine. Au sens de la misère ontologique, on substitue le sens de la misère morale» (p. 85).

Dès lors, si la vieille morale aristocratique n'est pas définitivement liquidée, elle est fortement ébranlée. Le visage de la mort a d'ailleurs déjà entériné ce fait : de l'idéal aristocratique de la *belle* mort, dans la gloire et l'honneur des champs de bataille, se précise l'espérance bourgeoise d'une *bonne* mort, dans la grâce de Dieu et la paix avec ses semblables, accompagnée idéalement des consolations de l'Église. Le sens de la dignité se déplace : il délaisse l'enjeu de reconnaissance d'une place sociale pour chercher l'intériorité de l'être en quête d'authenticité. En même temps la littérature, avec le théâtre de Molière, les fables de Lafontaine, dénonce les *tartufferies* dans lesquelles les dévots jouent, pour la galerie, des vertus qu'ils ne pratiquent pas. On devient conscient que les discours pieux peuvent ensorceler, tant ceux qui les tiennent que ceux qui les écoutent.

Ce n'est pas la fin du mythe ni du discours sacrificiel, certes. Mais Dieu cesse petit à petit de ressembler à un prince féodal outragé (et par conséquent vengeur) pour «devenir un monarque constitutionnel qui agit sans colère» (p. 121). Chère aux classiques, la mythologie grecque elle-même vient «illustrer la force héroïque et civilisatrice qui s'oppose [telle Antigone] aux nécessités archaïques». Les textes grecs «ne font pas qu'enseigner aux chrétiens l'usage du monde ; ils montrent aussi la voie dans la gestion des choses divines». On y apprend, notamment, que «celui qui offre ou fait des sacrifices prétend par là même se situer au sommet d'une hiérarchie et [est] donc habilité à imposer son pouvoir» (p. 133). Le sacré lui-même devient, notamment chez Racine, l'objet d'une morale. La table est mise, dès lors, pour d'autres coupures, d'autres ajustements.

Le dix-huitième siècle attestera de cette «nouvelle grammaire». Le rapport à l'Autre, la quête mystique même se font plus intérieurs et, de plus en plus, reste froids aux démonstrations sensationnelles. Fénelon trouve de la douceur à s'abandonner entre les mains de Dieu. Il inverse et annule, d'une certaine façon, la logique sacrificielle : «Ce n'est point pour être heureux qu'il faut glorifier Dieu, mais c'est pour glorifier Dieu qu'il faut vouloir être heureux». En bon augustinien lui-aussi, il admet qu'il puisse y avoir une part d'intérêt dans l'amour, fut-il celui qu'on voue à Dieu. La mort elle-même change encore de visage. Elle devient chez Diderot abandon à la loi naturelle, «ni belle, ni laide, ni tragique, mais purement factuelle» (p. 154). On ne fait pas don de sa vie, on la perd. Le commerce n'est plus envisagé comme un moyen de polir les mœurs, mais devient un pur négoce ne connaissant que des lois économiques. La place publique offre de moins

en moins ses tréteaux pour l'étalement des états d'âmes. Le sublime se réfugie dans l'intimité de l'être.

Despland note avec, Alphonse Dupront, que « la religion appelée de ses vœux par la nouvelle classe bourgeoise au début de la Révolution est de moins en moins chrétienne » (p. 167). La bourgeoisie qui sera bientôt régicide ne trouve pas que l'apport spécifique des curés au monde soit l'Eucharistie, mais accepterait bien les aider « à se rendre encore plus utiles en société ».

Avec les dix-neuvième et vingtième siècles, on le sait, le sacrifice sera recyclé dans les boucheries guerrières. De Maistre remet à l'ordre du jour la violence atavique maquillée par la civilité. Il enseigne que la société fonctionne « non pas grâce aux liens que construisent les humains, mais grâce à la violence qui les terrorise » (p. 177). Devant elle, l'individu redevient insignifiant. Mais dans le même temps, se développe un christianisme social. Catholiques et protestants le moduleront certes différemment et, cette fois encore, non sans quelques querelles. Chez les premiers, les prêtres deviennent pasteurs des âmes affligées. Les seconds développent des services sociaux qui se justifient par leur efficacité. Dans un cas comme dans l'autre, cependant, un constat s'impose : la mythologie sacrificielle se trouve désormais sécularisée, domptée en quelque sorte, au profit d'une éthique de l'équilibre humain et de la responsabilisation. En littérature, Alexandre Dumas et Victor Hugo développent une veine égalitaire et compassionnelle, où c'est le *pardon* (par delà le don et le contre-don) qui devient moteur de civilisation.

Despland propose sept pistes conclusives à ce riche parcours : trois qu'il qualifie d'historiques (« l'impact de l'hébraïsme », « la France divisée » et « le dénombrement des victimes »), et quatre théoriques. Dans ces dernières, il questionne encore la place de la fonction symbolique dans la vie humaine, se permettant au passage un aphorisme qui résume bien les enjeux du débat multiséculaire, mais ô combien moderne, autour du sacrifice : « Chassez le symbolique connu grâce aux grands mythes, il revient au galop dans la gestuelle et le discours du quotidien » (p. 217). Si l'idéologie sacrificielle scénographie un affrontement dans l'absolu qui garantit la victoire du côté du sacré, sa sécularisation par une mise en scène des enjeux éthiques de la vie sociale ne garantit rien. L'humain doit entériner le fait qu'il est « une finitude attachée au langage », à la fois faiblesse avouée et puissance potentielle, « capable d'être poète » (p. 245). Devant le « douloureux privilège de la représentation », il est mis en demeure d'engager sa responsabilité, individuelle autant que collective. Son histoire est le produit de ses récits, et il reste responsable de l'écoute qu'il leur accorde.

Raymond Lemieux
Faculté de théologie et de sciences religieuses
Université Laval